

Parce qu'ils sont blancs, parce qu'il est noir.

Bernard Dagenais

Volume 9, Number 5 (53), September–October 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29598ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dagenais, B. (1967). Parce qu'ils sont blancs, parce qu'il est noir. *Liberté*, 9(5), 53–56.

parce qu'ils sont blancs, parce qu'il est noir.

Noir. Noire. Noirs et Noires. Un peuple obscur se réveille. Une immense tache noire s'avance à travers les rues, brandissant les étendards de la liberté. Chasser l'aliénation. Des humains bêlant, hurlant, mugissant, rugissant leur condition. En quête d'une vague reconnaissance... En quête d'une vaine acceptation.

Cette foule qui s'amasse devient puissante. S'enrichit. Emportant dans un flot diabolique les plus passifs, les frêles et les peureux... Les pacifiques même ne résistent pas à l'attrait dynamique de cette vague qui déferle sur cette ville enchaînée. Arrachant leurs frères de leur futile occupation, elle les emporte vers la violence libératrice.

Sidney lui-même fut emporté. Un universitaire de carrière qui n'avait pas à se plaindre de ses conditions de travail. Qui avait réussi à se mériter l'estime des blancs. Sidney restait noir malgré tout. Un nègre comme les autres...

Subjugué par cette foule, il n'était plus qu'un chaînon en quête de liberté. Là, à ses côtés, ses frères, comme lui, emboîtaient les pas de cet Etre Noir qui marchait, marchait encore.

Par la main. Il tenait Estelle par la main. Son amie. Sa fiancée. Universitaire comme lui, elle subissait de sa race. Parce que noire comme les autres.

Au loin, les sirènes remplissaient le ciel d'un son infernal. Excitaient la foule qui comme des animaux se précipitait vers l'appel.

Un peuple se révoltait. Ce n'était plus tel ou tel individu qui laissait percer des passions inassouvies, mais l'humanité noire qui se réveillait.

Sidney n'était plus l'universitaire compétent. Il n'était plus qu'un noir. Comme les autres. Il sentait la déchéance de sa condition. Plus intelligent que la moyenne des blancs, il était inférieur. Parce que noir.

Alors qu'il avait pu surmonter toutes les hostilités, tous les impondérables, toutes les difficultés financières; alors qu'il avait évité l'élimination académique; alors que sa puissance de rationalisation

lui faisait accepter les humiliations qu'il devait subir comme tout humain (il n'était pas de ceux qui attribuent tous leurs troubles et traces à leur couleur); restait collée à sa peau une condition inférieure.

Impuissant. Un sentiment d'impuissance gagnait celui qui longtemps avait reproché aux siens leur défaitisme. Lui, avait réussi malgré cet handicap, parce qu'il avait bien voulu réussir...

Sidney le pacifique, l'optimiste, venait de réaliser l'impasse de sa condition. Et dans cette foule, un lien puissant le rattachait au cirreur de bottines. Ils étaient noirs. Tous noirs. Trop noirs.

Ce n'était plus des hommes, ni des femmes. Des hommes d'affaires, ni des prêtres. Des collets blancs ni des ouvriers. Des nègres. Ri en que des nègres. Une multitude de nègres qu'un consensus, qu'un sentiment filial d'appartenance réunissait tous aujourd'hui dans une seule famille.

Les cris redoublaient. Clignotaient au loin une série de feux rouges. Les pompiers. Les policiers. Des chevaux et des matraques. Des hommes blancs, sanguinaires, attendaient l'impact pour mater cette meute noire déchaînée.

C'étaient tous des hommes, des humains. Dans leurs veines coulait le même sang. Des hommes qui mangeaient ensemble et qui partageaient les mêmes loisirs. Des hommes qui pouvaient aimer et souffrir. Des hommes qui croyaient au même Dieu et qui hier encore se battaient sous le même drapeau.

C'étaient des hommes qui bientôt allaient se battre, s'entretuer, se détester... parce qu'ils étaient blancs. Parce qu'ils étaient noirs.

Sidney regardait ces gens, ces humains là devant lui qui allaient faire couler le sang des siens. Parce qu'ils étaient blancs. Parce qu'ils étaient noirs.

Lequel de ceux-là qu'il regardait maintenant, marchait vers se mort. Avait-il vingt, trente ou cinquante ans? Avait-il souffert ou avait-il été heureux? Aurait-il mieux valu que ce frère ne fut pas né. Parce qu'il était blanc, parce qu'il était noir.

Blancs ou noirs, ces humains allaient souffrir. Le sang allait couler. Des os brisés. Des yeux crevés. Des dents cassées. Parce qu'ils étaient blancs. Parce qu'ils étaient noirs.

L'absurdité d'une situation sans solution éclatait à la face de Sidney. Il marchait quand même avec eux. La violence n'allait pas régler le problème. Mais que pouvait-il faire d'autre?

Un problème sans solution. Où deux groupes d'humains allaient se battre parce qu'ils étaient blancs; parce qu'ils étaient noirs.

S'ils étaient tous bruns, il n'y aurait pas de problème. La seule solution. Aussi absurde que le problème...

Ou peut-être la coexistence pacifique? Absolument ridicule. Personne dans l'univers ne pratiquait la coexistence pacifique. La coexistence pacifique? Non, c'était trop simple comme solution: Que le noir accepte d'être traité en inférieur; que le blanc tolère le noir inférieur.

La coexistence pacifique se pratiquait facilement avec un chien bi en maté. Mais apas avec un étranger, quel qu'il soit.

Dans quelques minutes les deux groupes se heurteront. Coexistence pacifique ? Dérisoire. Impossible. Elle n'existe même pas entre les gens de même couleur. Pourquoi veut-on la faire exister entre blancs et noirs. Il faut l'équilibre des forces. Ou le blanc craindra le noir et le noir craindra le blanc. Ils marcheront alors de plein pied. Il faut la balance des pouvoirs. Tout un réseau de diplomatie, de chantage, de marchandage, de force pour que chacun respecte l'autre.

Coexistence pacifique ? Non le noir n'acceptera pas sa condition d'inférieur devant le blanc. Il faut la répartition des forces, du pouvoir.

Et c'est ce que la violence s'en vient chercher. Le respect du noir. L'égalité des droits par la répartition du pouvoir.

Les pompiers sont là, prêts à balayer d'un jet d'eau cette poussière humaine qui vient salir les pavés immaculés.

Sidney et les autres continuent d'avancer. Ils avancent toujours vers la répartition des droits. Ils s'en viennent chercher une preuve de leur force.

L'eau commence à mouiller le pavé. Les jets deviennent de plus en plus puissants. La foule marche encore. Les premiers rangs sont déjà mouillés. Une hésitation se forme.

Mais trop tard. Sidney, ses frères, Estelle et les autres redoublent le pas. Attirés par cette masse blanche qui s'attaque aux leurs. Cet immense bloc noir est mu par un dynamisme qu'aucun individu ne peut contrôler.

Les cris de la foule sont ahurissants. Cette foule presse le pas. Les premiers rangs ne peuvent plus arrêter. Toute l'humanité noire les pousse vers l'avant. Déjà les premiers rangs tombent. La foule fonce. Pousse les seconds. Les pompiers reculent. Reculent. Les noirs tombent. Sont piétinés par les suivants. Les pompiers perdent du terrain. Chaque vague noire qui tombe fait place à la suivante.

Un coup de feu est tiré. La foule s'élance. Les chevaux s'approchent. Les policiers. Les matraques. Le flot continue d'avancer, Sidney regarde la tête des siens frappée par ces matraques. Ensanglantée.

Les cris d'impuissance sortent de partout. Parce qu'ils sont blancs. Parce qu'ils sont noirs. D'autres coups de feu sont tirés.

Bientôt Sidney et ses frères seront poussés au premier rang. Impossible de reculer. La foule pousse de plus en plus. Impuissant il avance sans broncher. Les coups de feu sont maintenant tirés dans la foule.

Avance... Marche toujours. Soudain Sidney sent la main d'Estelle mollir. Se détacher de la sienne. Une plaque rouge lui orne le ventre. Elle s'écrase finalement. Il veut la retenir. Mais la foule pousse. Pousse toujours. Il est entraîné. Essaie de retenir Estelle. Mais la foule lui arrache sa fiancée. Piétinée. Elle est piétinée par ses frères. Pour défendre l'humanité noire.

Il l'a perdue de vue. Fou. Ivre de peine, il fonce. Fonce vers les chevaux. Vers les boyaux. Vers les matraques. Vers la mort. Une rage d'impuissance s'est emparée de lui.

A quoi lui sert-il de vivre... La foule le projette toujours en avant. Comme un somnambule, il avance. Sans résistance. Fonce

vers les policiers qui frappent à droite, à gauche. Ses frères tombent les uns après les autres autour de lui. Il continue d'avancer. Il est frappé à la tête. Il traverse maintenant la ligne des pompiers.

Comme un homme ivre, il titube. Des coudes lui percent les côtes. Les policiers à fusil sont là, devant lui. Il marche toujours. Au milieu des mares de sang, il poursuit son chemin. Pour la liberté de l'humanité noire.

Il marche. Avance. Marche. Il enjambe les boyaux. Circule entre les voitures. Tout maculé de sang, il fonce toujours. Quelques frères le suivent ou le précèdent.

Un mécanisme intérieur le propulse. Il ne sait plus ce qu'il fait. Il a trop crié. La tête en sang, il chemise. Les cris au loin se font de plus en plus doux.

Il entre dans une rue. Il est seul maintenant. Déambulant difficilement, pour venir s'écraser sur le trottoir . . .

Ce n'est que quelques heures plus tard qu'il se réveillera entouré de noirs, des bandeaux autour de sa tête faible. Réalisant l'impasse de sa condition . . .

Il se réveillera seul, aussi noir qu'avant. Il aura perdu l'être qu'il chérissait. Et qui sait dans quel état il retrouvera ses frères.

Une situation impossible. Intenable qu'il devra subir pendant des générations, des révoltes, des revendications des morts . . . Parce qu'ils sont blancs; parce qu'il est noir . . .

BERNARD DAGENAI